

Marc Darmon, Les Écrits techniques de Freud, L 1, 2, 3 - Le Moment de conclure, L1

Séminaire d'été 2016 – 24 août.

Marc Darmon *Les Écrits techniques de Freud (ETF) L 1, 2, 3 – Le Moment de conclure (MC) L1.*

Pierre-Christophe Cathelineau – On va ouvrir cette séance de travail sur *Les Écrits techniques* et *Le Moment de conclure*. Je ne ferai pas d'introduction, simplement je voudrais remercier ici devant vous les collègues qui ont bien voulu transcrire le travail de séminaire que nous faisons le mardi soir, et qui ont permis à un bon nombre d'entre nous de préparer le séminaire de façon raisonnée autour de commentaires et de discussions. Ce travail de transcription est extrêmement précieux et nous tenions à les remercier publiquement pour ce minutieux travail qui rend possible en fait la transmission. Grâce à ça, la transmission est possible et aussi le lien à l'intérieur de notre association c'est-à-dire la circulation des signifiants d'une façon qui soit relativement articulée. C'était le premier remerciement que je voulais adresser au nom des organisateurs du séminaire et du Séminaire d'été et puis je voulais aussi rappeler un événement, qui est un événement important pour notre association, c'est la parution des actes du colloque *Les amours fatales de l'identité, enjeux cliniques et politiques*. Vous savez que nous avons engagé un travail sur l'identité à l'Association et aussi à l'EPHÉP, et disons dans la ligne de ce qui s'est fait auparavant dans l'Association autour du colloque de Fez. Nous poursuivons ce travail, la question de l'identité est une question fondamentale, elle resurgit aujourd'hui de façon assez brutale, je ne vais pas faire de commentaires. Et donc, il est très important que les analystes travaillent cette question et s'engagent sur des thèses et des propositions qui on le souhaite, pourraient avoir une influence au-delà des cercles analytiques.

Marie-Christine Laznik – Depuis 24 heures, nous savons que le colloque IDRISSE aura lieu à Fez les 17, 18, 19 février...

P.-Ch. Cathelineau – Marie-Christine nous dit que le colloque organisé par IDRISSE, l'association qui a été créée autour de la question de l'identité, aura lieu les 16, 17, 18 février 2017 à Fez, autour de cette question brûlante à la fois pour les états européens qui connaissent un prurit nationaliste comme jamais auparavant mais aussi pour le monde arabo-musulman qui lui aussi est traversé par des crises que l'on sait et dont les conséquences nous touchent directement. Donc, reprenez le colloque futur à Fez et la sortie de deux parutions : *Les Amours fatales de l'identité, enjeux cliniques et politiques* ainsi que *Questions sur l'objet* qui sont les actes du colloque international qui s'est déroulé à Quito en 2014. Je passe la parole à Marc Darmon pour une introduction qui va concerner quelque chose qui est difficile à faire mais pas impossible, à savoir le tressage entre *Les Écrits techniques* et *Le Moment de conclure*. Il y a des liens et Marc Darmon va nous le montrer.

Marc Darmon – Cette année, nous avons mis au programme du Séminaire d'été deux séminaires : l'avant-dernier, qui est *Le Moment de conclure* et le premier, le séminaire sur les *Écrits techniques de Freud*. En effet, après un cycle de Séminaires d'été dans l'ordre chronologique, un cycle qui s'est terminé par quelques années consacrées à la topologie du nœud borroméen, cette fin de cycle nous permettait de renouer avec le tout premier séminaire pour en renouveler la lecture, c'est le pari de ce Séminaire d'été aujourd'hui de renouveler la lecture à partir de notre étude de la topologie et à partir de nos questions par rapport à l'analyse que nous nous posons aujourd'hui. En cela, nous proposons de faire une étude comme Lacan le proposait dans la leçon III du séminaire *Les Écrits techniques de Freud*. Il se proposait d'étudier le cheminement de la théorie de la pratique psychanalytique, à la manière d'une analyse de l'analyse elle-même. C'est la fin de la troisième leçon des *Écrits techniques*, enfin c'est arbitrairement qu'on dit troisième leçon, parce que comme vous le savez, nous avons une leçon du 18 novembre, puis il nous manque trois autres leçons et la leçon II est en fait la quatrième ou la cinquième. Donc, dans cette leçon III, à la fin, Lacan propose ce programme d'analyser l'analyse elle-même pour poser nos questions, qui sont les nôtres, enfin qui étaient les siennes, celles des analystes de l'époque et qui sont aujourd'hui les nôtres et qui sont forcément différentes. Donc, je vous propose de faire

cette tentative avec moi et de reprendre la lecture du séminaire I en n'oubliant pas tout ce que nous avons fait depuis.

Alors, la première phrase du séminaire I, c'est une ouverture assez spectaculaire puisque Lacan fait référence au maître zen. Il nous dit que la recherche de sens a déjà été pratiquée, par exemple par certains maîtres bouddhistes avec la technique zen.

« Le maître interrompt le silence par n'importe quoi, un sarcasme ou un coup de pied. Il appartient aux élèves eux-mêmes de chercher la réponse à leurs propres questions, dans l'étude des textes. Le maître n'enseigne pas **ex cathedra** une science toute faite mais il apporte cette réponse quand les élèves sont sur le point de la trouver.

Cet enseignement est un refus de tout système. Il découvre une pensée en cours de mouvement, mais néanmoins prête au système, car elle est obligée de présenter une certaine face dogmatique. »

Alors, d'emblée Lacan assume cette position de maître. D'ailleurs à la lecture du séminaire I, on voit bien comment les collègues qui assistaient à ce séminaire le considéraient comme un maître, déjà. Mais c'est un maître qui ne donne, dit-il, la réponse aux questions des élèves que lorsque ceux-ci sont sur le point de la trouver. C'est un maître qui se refuse à tout système, c'est un maître qui répond par un coup de pied quand on lui pose une question, c'est un maître tout à fait singulier. C'est un maître comme dans le bouddhisme zen, qui accompagne ses élèves dans la recherche du sens. On voit bien comment Lacan rapproche ici la psychanalyse de cette pratique et comment cette position de maître qui se déplace lui-même, c'est-à-dire qui ne reste pas fixé dans une position de professeur qui délivrerait des connaissances **ex cathedra**, c'est la position de l'analyste.

Alors il apporte les réponses quand ses élèves sont sur le point de les trouver... Et on peut se demander pourquoi il apporte la réponse, puisqu'il pourrait laisser les élèves découvrir la réponse tout seuls puisqu'ils sont sur le point de la trouver. Eh bien, on pourrait dire que c'est pour faire travailler, c'est pour faire travailler – c'est-à-dire, que s'il n'apportait pas la réponse au point où les élèves seraient susceptibles de la découvrir, il ne garderait plus cette position de **sujet supposé savoir** et de **sujet supposé savoir** dans le transfert. C'est-à-dire nous avons là un premier enseignement technique, c'est-à-dire sur le moment de dire ni trop tôt ni trop tard, dit Lacan, à la fin d'une de ces leçons. Il parle de l'analyse didactique qui doit aboutir à former des analystes aptes au dialogue analytique, c'est-à-dire à intervenir ni trop tôt ni trop tard. S'ils interviennent trop tôt, ils ont affaire à une résistance qui rendrait sourd à cette réponse, s'ils interviennent trop tard, le **sujet supposé savoir** chuterait dans une redite. Donc voilà, c'est une indication.

Alors cette recherche du sens par laquelle Lacan définit l'analyse, une définition de l'analyse, la recherche du sens, si l'on se réfère à nos études des derniers séminaires de Lacan, il y a de quoi étonner. Est-ce que l'analyse c'est simplement la recherche du sens ? On sait depuis **Les non-dupes errent, R.S.I.**, etc., qu'on ne peut en rester là. Et nous avons discuté sur l'ab-sens le non-sens, c'est-à-dire que l'analyse débouche sur une mise au jour des éléments, d'éléments littéraires au-delà du sens puisque c'est la face réelle de ce dont on est empêtré (**cf. Le Moment de conclure**). Mais il est certain que la psychanalyse se présentait à cette date, en 1953, comme une recherche du sens et une mise au jour de l'histoire du sujet d'une façon la plus complète possible, c'est-à-dire, nous dit Lacan dans ces trois premières leçons, que Freud n'a jamais renoncé à concevoir le travail de l'analyse comme le fait de retrouver des parties de l'histoire refoulée, des souvenirs pénibles, dont le sujet s'est défendu puisqu'ils étaient pénibles, mais de s'en défendre ne les empêchait pas de revenir, donc, la défense a fait place au refoulement et à la formation du symptôme, d'où l'idée de retrouver ces souvenirs refoulés pour guérir le symptôme. Lacan insiste pour nous dire que Freud n'en a jamais démordu de cette idée. Et on sait son acharnement à faire retrouver par **l'Homme aux loups** le souvenir de la scène primitive, mais il y a maints exemples où la recherche du souvenir oublié et refoulé est ce qui guide la démarche analytique. Lacan nous dit que c'est en apparence que cela prend le sens d'une recherche du passé. C'est en apparence, puisque ce qui compte ce n'est pas la reviviscence de ces souvenirs refoulés, mais de les reconstituer, quitte à en passer par une reconstruction, c'est-à-dire que ce qui est important ce n'est pas de revivre ces souvenirs pénibles dans une sorte d'abréaction mais de les inscrire dans une histoire constituée aujourd'hui. C'est-à-dire il ne s'agit pas de retrouver des souvenirs pour les revivre mais, dit-il, de réécrire l'histoire. Et on voit que cette remarque de Lacan et ce développement au sujet de ce que Freud faisait, posent la question du temps dans l'analyse. Question que Lacan reprend dans **Le Moment de conclure** et dans le séminaire suivant, **La Topologie et le temps**. Dans la première leçon du **Moment de conclure**, il nous dit que la psychanalyse est une pratique de bavardage, ce n'est pas très gentil, c'est un peu ce que nous entendons comme préjugé commun sur l'analyste, mais pratique de bavardage parce que ça crache, ça postillonne, c'est-à-dire qu'il y a un côté matériel – à ce qui est craché – donc ça pose la question du rapport au Réel. C'est une pratique de bavardage mais elle dit quelque chose. Pour dire il faut du temps, c'est-à-dire que l'acte de dire fait intervenir le temps. Et la question du temps est contenue dans le titre même du séminaire **Le Moment de conclure** puisque ce titre se réfère à l'histoire des prisonniers, il y a l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Alors bien entendu, on ne peut s'empêcher de penser, dans ce moment de conclure à la fin d'un enseignement, puisque nous en arrivions au dernier séminaire de Lacan. Mais, ce moment de conclure et de cette face temporelle du dire qui inscrit ce bavardage dans le Réel, nous laisse envisager une autre conception du temps que celle du temps chronologique de l'horloge. C'est une conception du temps qui se rapproche de ce que Kojève avait lu chez Hegel, c'est-à-dire non pas un temps qui va du passé au présent et au futur mais un temps qui part du futur, qui va dans le passé avant d'atteindre le présent. L'analyse nous met en présence, si j'ose dire, d'un temps proprement

humain, qui ne se confond pas avec le temps chronologique, puisqu'il part du futur pour réinscrire le passé dans l'histoire, aujourd'hui, au présent. C'est une conception qui est en arrière fond dans tous les séminaires de Lacan lorsqu'il est question du temps mais qui se précise à la fin de son enseignement où il explique ce qu'est le temps quand il est pris par la topologie.

Il y a une question qui est importante chez Lacan et qui se trouve abordée dans les premiers séminaires, de 53 et dans la première leçon du **Moment de conclure**, c'est le rapport de l'analyse à la science. Rapport singulier, dit-il dans le séminaire sur **Les Écrits techniques de Freud**, rapport singulier puisque cette recherche du sens que Freud retrouvait par exemple dans les rêves, cette recherche du sens apparaissait pour les scientifiques de son époque comme un archaïsme, une superstition, c'est-à-dire que Freud retrouvait là, imaginativement, les clés des rêves, les rêves prémonitoires, etc., dont se moquaient les scientifiques de l'époque, si bien qu'ils laissaient en friche tout un pan de l'activité humaine. Et voilà que Freud dans ce champ laissé en friche, par sa recherche du sens, conquerrait ce champ pour la raison. Donc position singulière de la psychanalyse par rapport aux sciences, dès sa naissance, position singulière aussi parce que Freud y occupait une place singulière, à la fois inventant la psychanalyse et en définissant sa méthode dans le même temps qu'il a avancé et en fonction des difficultés et des découvertes qu'il faisait, adaptant sa méthode à ce qu'il recherchait – cette recherche qui incluait une étude du sujet lui-même, ne pouvait éviter de faire de Freud un sujet inclus... un sujet inclus dans le champ qu'il découvrait. Ça, ce n'était pas du tout habituel chez les scientifiques, où il fallait justement purifier le champ d'investigation de toute subjectivité. Freud a compris que s'il voulait avancer sur un chemin de vérité dans ce nouveau domaine en friche, il fallait qu'il s'analyse lui-même. Donc position singulière par rapport à la science de la psychanalyse dès sa naissance : il s'agissait de retrouver une histoire singulière du sujet, l'expérimentateur était inclus dans le champ de l'expérience et l'expérience de Freud lui-même était in-reproductible, c'est-à-dire, ce qui définissait la science, c'est que l'expérience pouvait se reproduire, or il était exclu que les conditions dans lesquelles Freud faisait sa découverte et avançait n'étaient pas reproductibles. C'est-à-dire, le fait d'être le premier, ce n'est pas reproductible. Ça c'est dans les leçons des **Écrits techniques**.

Alors dans **Le Moment de conclure**, Lacan commence en reposant la question de la scientificité de l'analyse, en disant que la psychanalyse n'est pas une science du tout, comme l'a abondamment montré Karl Popper. C'est une pratique de bavardage mais elle dit quelque chose. Dans la même leçon du **Moment de conclure**, Lacan nous dit que la science est un fantasme dont on n'est pas prêt de se réveiller. Alors, voilà des propos choquants. D'autant plus qu'il dit quelque part dans cette première leçon, qu'il y a équivalence entre la théorie créationniste et la théorie évolutionniste en biologie, puisque ce sont des hypothèses. Mais il ne fait là qu'appliquer le critère de démarcation de Karl Popper. Que nous dit-il ? Karl Popper consacre tout un article pour son critère de démarcation qui doit distinguer les sciences vraies des non-sciences. Il nous explique qu'il a eu cette idée, c'est-à-dire les sciences vraies seraient des sciences qui proposeraient des tests de « falsificabilité », c'est-à-dire des expériences qui viendraient non pas confirmer mais réfuter la théorie. Si une théorie est capable de proposer des tests où elle s'avèrerait irréfutable, elle peut être une science. Et Karl Popper a eu cette idée en lisant **La Traumdeutung** et il argumente sur la théorie de Freud, le rêve comme réalisation d'un désir et sur le chapitre de **La Traumdeutung** consacré au rêve d'angoisse, c'est-à-dire comment la théorie selon laquelle le rêve serait une réalisation du désir marcherait dans le cas du rêve d'angoisse. Et il dit que Freud s'arrange pour formuler des hypothèses permettant de montrer que même dans le cas des rêves d'angoisse, sa théorie du rêve comme réalisation d'un désir est valable. Donc il n'y a pas de contre-exemple permettant de falsifier cette théorie et donc ce n'est pas une science.

Ce n'est pas une science, dit Lacan, parce que la psychanalyse est irréfutable. Alors dans cette phase de la première leçon du **Moment de conclure**, on voit bien comment Lacan change le poids de cette expression irréfutable en faisant de ce qui est pour Karl Popper une faiblesse, en en faisant une force. Karl Popper lui-même, n'était pas contre la psychanalyse, il reconnaît dans le même article que sur le plan personnel il adhère lui-même aux analyses de Freud. Il considère que **La Traumdeutung** est une grande découverte de la pensée humaine, seulement ce n'est pas une science. En parlant de la théorie évolutionniste comparée à la croyance créationniste, Lacan ne fait que souligner la faiblesse, mais c'est la faiblesse et la force des théories scientifiques, c'est-à-dire qu'elles ne sont que des hypothèses, des hypothèses qui se vérifient un certain temps, jusqu'à être falsifiées... et puis il peut passer à une autre hypothèse.

Alors il y a une autre coïncidence dans ces premières leçons, ce n'est pas une coïncidence, c'est un fil. En ce qui concerne le rapport du Symbolique et du Réel, dans les premières leçons des **Écrits techniques**, cela arrive dans une réflexion autour des concepts psychanalytiques. Lacan se pose la question : qu'est-ce que les analystes mettent derrière les concepts psychanalytiques qu'ils emploient et qui fait en quelque sorte une langue commune ? C'était la situation de la psychanalyse en 1953, qu'en est-il aujourd'hui ? Ce qui faisait lien en quelque sorte entre analystes, c'était un certain nombre de principes, de méthodes sur lesquelles tout le monde s'accordait, on faisait partie du groupe des analystes ou on n'en faisait pas partie selon qu'on respectait un certain nombre de critères : le nombre de séances par semaine, la durée des séances et puis lorsqu'on partageait une langue commune. Mais, disait Lacan, qu'est-ce que chacun mettait derrière ces concepts : **Inconscient**, **Surmoi**, etc. ? C'était la plus grande diversité et les plus grandes contradictions entre cette langue commune et ce que les analystes y mettaient. Il nous dit qu'il y a autant de distance entre les actes et les comportements d'un analysant et ce qu'il nous dit qu'entre notre pratique et la théorie par laquelle nous en rendons compte. Il y a la plus grande distance, certainement y compris chez Freud, où cette distance est la plus petite possible. Il y a une distance entre notre pratique et la théorie par laquelle nous en rendons compte, il y a aussi, dit-il, la plus petite distance, en même temps, c'est-à-dire que la théorie que nous avons dans la tête, d'une façon consciente ou à notre

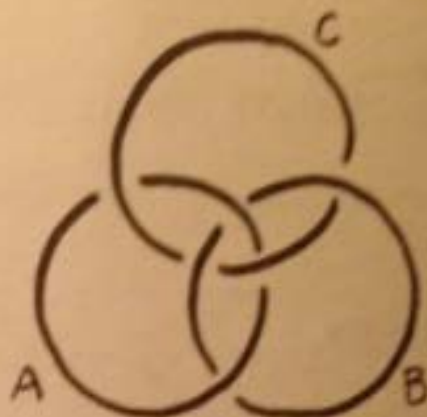
insu, guide notre pratique. Alors nous sommes dans cette situation paradoxale de ne pouvoir rendre compte avec vérité de notre pratique et de notre technique par la théorie alors que la théorie que nous adoptons n'est pas sans effet à notre insu sur la pratique que nous exerçons. Dans ces considérations, Lacan est amené à réfléchir sur la question du concept. Il nous dit que le concept n'est pas figé, qu'il vient répondre à un moment donné à une question du moment, qu'il s'agit d'un instrument qui nous permet de découper comme un bon cuisinier découpe la volaille en trouvant les jointures. Eh bien en quelque sorte, les concepts servent à découper dans notre pratique, dans notre expérience, aux bons endroits de moindre résistance. Et il part dans une considération sur la création du concept, à partir de la langue naturelle qui est, dit-il, un mauvais langage. C'est un mauvais langage pour forger un concept. Il nous parle par exemple de la phlogistique, *phlóx* (φλόξ) c'est la flamme, le *phlogiston*, étant cette substance fluide, inodore, incolore et sans saveur qui rendait compte du caractère combustible de certaines matières, c'est-à-dire que si une matière est inflammable, c'est à cause de la phlogistique, à cause de la flamme qu'elle contient, qu'elle contiendrait. Voilà un exemple du mauvais langage et Lavoisier a montré qu'un corps est dit combustible non pas parce qu'il contenait du *phlogiston* mais parce qu'il était susceptible de se combiner avec de l'oxygène pour dégager une flamme. Oui ! La topologie c'est le temps...

Il se trouve que dans la quatrième leçon du *Moment de conclure*, Lacan reprend cette question du mauvais langage. Venait de sortir un livre auquel il fait allusion, de Paul Henri, intitulé *Le mauvais outil*. Et dans ce livre Paul Henri fait allusion à l'enseignement de Lacan, d'une façon très proche, mais j'en parlerai quand on abordera la quatrième leçon du *Moment de conclure*.

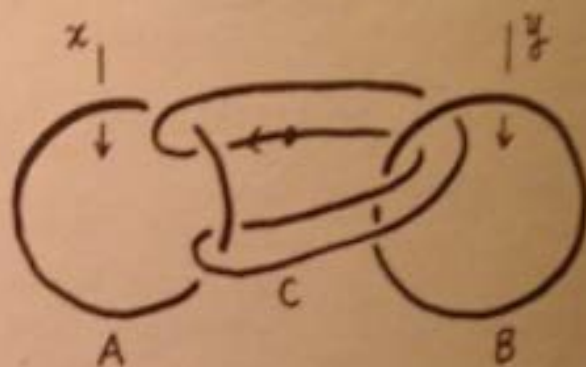
Je vais conclure là-dessus. Dans la première leçon du *Moment de conclure*, à propos du bavardage, Lacan revient sur la conception freudienne du langage en parlant de la *Crachose*, la *Crachose* freudienne.

Lacan nous dit qu'il a reçu un livre, un livre de topologie *Knots and links*, de Dale Rolfsen, dans cette première leçon *du Moment de conclure*, et dans ce livre – un livre de mathématique sur la théorie des nœuds – il y a un exercice qui est proposé sur le nœud borroméen.

4. EXAMPLE : The Borromean rings . Note that any two components form a trivial link. Nevertheless, it is not trivial. In fact any component, say C , is a homotopically nontrivial loop in the complement of the other two. For the link is equivalent to this link :



And C represents a commutator $xyx^{-1}y^{-1}$ of the two generators of $\pi_1(\mathbb{R}^3 - (A \cup B))$. Since this group is not abelian, $C \neq *$.



5. A MAGIC TRICK. Take two rings which can be opened up (mountaineering carabiners would be fine) and arrange them as A and B above. Link a piece of string about them in the manner of C , and ask your audience to undo them. Now link A and B together without disturbing C .



Then C can be slipped off A and B ! Explain.

Voilà un nœud borroméen, qui prend cette forme que vous connaissez bien, où l'élément intermédiaire en forme d'oreille ou de banane vient relier les deux éléments extrêmes. Il s'agit de faire le tour de magie (**magic trick**) suivant en réalisant cette figure, en réalisant ce nœud, avec deux mousquetons, deux mousquetons d'alpiniste. Le tour consiste à relier ces deux mousquetons, c'est-à-dire à relier les deux ronds extrêmes et vous pouvez le vérifier, la constitution donc de cette chaîne olympique avec les deux ronds extrêmes a pour effet que le troisième élément se libère. Ce troisième élément, vous pouvez le réaliser chez vous, il vaut mieux le faire soi-même pour apprécier le tour de magie, c'est-à-dire que d'une façon paradoxale lorsqu'à partir de ce nœud borroméen, vous renforcez la chaîne, en quelque sorte vous nouez deux éléments, là, au lieu de renforcer le nœud, vous le détruisez, puisque le troisième élément va s'en aller... Alors, si les deux premiers ronds étaient le Réel et le Symbolique, le troisième est l'Imaginaire. Et ce troisième élément qui lors d'une chaîne olympique entre le Réel et le Symbolique, ce troisième élément Imaginaire s'en va.

Alors Lacan applique cette expérience à ce qu'il appelle la **Crachose** freudienne et c'est donc une réflexion autour de cette phrase selon laquelle le mot fait la chose, qu'il écrit **fêle a chose**. Alors ça ouvre à plein d'interprétations est-ce qu'on peut dire, est-ce qu'il s'agit de **Das Ding**, la Chose, la Chose au sens de cet objet de jouissance réelle et incestueuse. On peut l'entendre comme ça, surtout si **fêle a chose**, il y aurait en quelque sorte une fêlure... puisque Lacan nous disait qu'il ne faisait jamais de jeu de mots pour rien. Il y aurait une fêlure entre le petit **a** et la chose, petit **a** qui viendrait à la place de la chose. On pourrait l'entendre aussi comme **Dingvorstellung**, la « représentation de chose » dans la conception freudienne que Lacan semble critiquer avec ce support topologique. Pour Freud, dit-il, les mots se moulent sur les choses. Est-ce que ce n'est pas une allusion au lien entre représentation de mot et représentation de chose qui rend compte de la théorie freudienne du langage, à partir de laquelle Freud tirait certaines conséquences, donc une critique d'une certaine conception du langage comme étiquette posée sur des choses, conception à laquelle il oppose le nœud borroméen en montrant que cette conception néglige un troisième élément qui est en l'occurrence l'Imaginaire.

Je vais m'arrêter là parce que j'ai largement dépassé mon temps. Je vous remercie.

Discussion

P.-C. Cathelineau – Merci Marc pour cet exposé très éclairant sur l'articulation entre le début et la fin de l'enseignement de Lacan que tu as bien mis en évidence, autour du concept de temps, autour de la question de la scientificité. On voit, en tout cas en t'écoutant, le fil qui va du premier séminaire au dernier, et c'est ça qui est tout à fait remarquable, c'est-à-dire que ce fil, malgré les changements de concepts comme tu l'as fort bien dit, c'est-à-dire l'usage de différents concepts au cours de l'enseignement de Lacan, il y a dans le séminaire sur les **Écrits techniques**, en gésine, ne serait-ce qu'avec la dimension du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, il y a, en gésine, ce qui se trouve dans les derniers séminaires de Lacan. Et ça, tu l'as bien souligné.

Patricia Le Coat – Marc, merci beaucoup de cette introduction des Journées... qui sont bien particulières, comme ça a été souligné, cette année. Et je crois que c'est le mot pari que tu as employé. Nous avons à tenir là un pari quant à ce nouage non seulement des deux séminaires mais évidemment ça inclut tout... tout ce que Lacan nous a légué, c'est-à-dire que ça traverse l'ensemble de ses travaux, en tout cas c'est comme ça que j'ai également entendu ce travail de tissage d'un séminaire à l'autre, ce tissage qui est celui, je dirais, du réel de l'enseignement de Lacan. Évidemment, il y a énormément de choses à dire. Ce que j'ai noté c'est peut-être la question de l'analyse sur l'analyse, c'est-à-dire c'est un moment où nous sommes priés, enfin convoqués, à prendre un petit peu de recul, à prendre notre temps afin de donner à la fois sens, réfléchir aussi à ce qui fait sens dans ce que nous faisons aujourd'hui, comment le sens vient-il traverser le temps, comment ça vient s'articuler dans le temps et, ce qui me semblait particulièrement important aussi, c'était comment à partir des travaux de Freud qui ont quand même déjà été..., bien que Freud se constituant comme maître, mais il y a dans les travaux de Freud une très grande... une modestie, j'ai relu le texte sur la construction, il y a là quelque chose de très beau, où il dit : l'objet psychique est de façon incomparable beaucoup plus complexe que l'objet matériel du chercheur, enfin de l'archéologue. Et nous ne sommes pas suffisamment préparés à ce qu'on va trouver dans la structure interne de cet objet, il y a tellement de **geheimnisvolles**, de l'inconnu. Tout ça c'est là dans Freud déjà et on voit comment Lacan va parcourir, cheminer, ouvrir ces textes, les relire et chercher à lire aussi les effets, ces écritures, qui relatent non seulement dans l'histoire singulière du sujet mais aussi l'histoire singulière de ce qu'on appelle la psychanalyse. C'est-à-dire comment on peut s'en servir, ce que nous faisons avec les nœuds borroméens.

Et si j'ai une question, alors ce dernier séminaire, il me semblait, Marc, que c'est tout particulièrement l'inquiétude de Lacan qui vient se refléter là non seulement quand il parle de ce retour sur la **Crachose**, c'est-à-dire l'effet, je dirais, secondaire et non négligeable du travail du psychanalyste... que ce soit Freud... mais aussi la crainte que ça puisse se faire avec son propre travail, dans l'émergence de thérapies diverses, que ce soit les **ego**, les **two-body**, etc. Et donc là, une mise en garde à nous, afin que nous soyons sensibles, aussi quand il parle de la façon dont le mot peut coller à la chose ; c'est-à-dire, c'est Frege n'est-ce pas qui avait fait cet écrit sur la **Begriffsschrift** qui est un accolage de mot et chose, mais alors là, j'ai pas lu ! Ce n'est pas ça ? [**M.D.** : Non] Comme s'il y avait là un danger qui émerge. Alors il me semble avoir entendu qu'il s'agit effectivement de nous laisser, enfin de nous avertir sur le bon usage du nœud parce que seul le nœud, et on l'entend, enfin, je l'ai réentendu là, comment la question de la résistance est dans la coupure, c'est dans le lien qui se crée dans..., et comment insérer la coupure, c'est-à-dire dans cet outil qu'il y a quelque chose qui entre du côté de..., qui est de l'ordre de notre travail aujourd'hui, c'est-à-dire se servir de Freud, s'en passer/sans

passé, alors ça s'écrit également avec la question de la temporalité, le passé, et pouvoir s'en servir de ses écrits, comment on va le faire aujourd'hui ?

M. Darmon – Oui, effectivement vous posez la question de notre pratique et de notre technique aujourd'hui et de la façon dont notre théorie en rend compte et l'influencerait. C'est ça la question. Par exemple pour la question de la résistance, c'est tout à fait intéressant de voir comment les collègues de l'époque s'en débrouillaient, c'est-à-dire où ils plaçaient cette résistance. L'exposé de Mannoni est tout à fait intéressant de ce point de vue-là, celui d'Anzieu aussi, Mannoni explique... enfin le tournant c'était de considérer la résistance non plus comme un obstacle, mais comme tout à fait précieuse puisqu'elle contenait le secret de la névrose, mais lui-même étant pris dans une conception phénoménologique de l'analyse qui était la phénoménologie... Sartre était à la mode à l'époque, et dans le mouvement analytique, effectivement c'était des questions de contre-transfert, de relation d'objet, d'analyse des résistances qui prévalaient. Mannoni trouvait qu'il y avait une sorte de balancement entre une conception de la résistance intra personnelle et interpersonnelle. C'est-à-dire une théorie intra personnelle voulant rendre compte de manifestations interpersonnelles et inversement. Qu'est-ce que nous pouvons dire de la résistance aujourd'hui ? Par exemple, Lacan pose la question : est-ce que la résistance c'est propre au cabinet de l'analyste ? Est-ce que ça ne se rencontre que dans le cabinet de l'analyste ou est-ce que ça existe en dehors du cabinet de l'analyste ? Est-ce que la résistance, c'est lié au système du **Moi** ? Est-ce que ça n'a à voir qu'avec ça ? À la somme des préjugés, à la somme idéique qui constitue le **Moi** ? Est-ce que c'est l'**ego** qui résiste, y compris l'**ego** de l'analyste ? Ce qui a amené Lacan à dire qu'il n'y a de résistance que celle de l'analyste. Donc, comment on s'en sort avec tout ça, et avec les nœuds ? Parce que les nœuds ça résiste. Il y a un certain degré de liberté mais si vous dépassez la limite, il n'y a plus de bornes.

P. Le Coat – Alors Marc [Darmon], moi dans ma lecture évidemment j'avais lu ce très joli passage sur le bon boucher ou le charcutier, je ne sais plus, en tout cas comme une métaphore sur notre propre travail, c'est-à-dire il s'agit de trouver l'articulation -- parce qu'on sait bien et ça a été bien souligné dans ton exposé -- l'articulation pour pouvoir intervenir, c'est-à-dire... la coupure doit avoir lieu dans cette articulation et dans **R S I**, il nous redit il faut passer le Réel deux fois par-dessus le Symbolique, c'est-à-dire que ça nécessite évidemment une coupure et que tout le travail exposé comme ça, comment dire ça ?... Les résistances pour moi, c'est là que ça se situe, dans ce lieu-là de la coupure.

M. Darmon – C'est une façon de lire ce passage tout à fait juste... c'est-à-dire que l'analyste se saisit des moments opportuns, pour pratiquer la coupure, pour en souligner par exemple l'équivoque qu'il vient d'entendre.

P.-Ch. Cathelineau – Est-ce que vous voudriez poser des questions ? Oui ?

Norbert Bon – C'est à propos de la dernière expérience que Marc Darmon rapporte, dans **Le Moment de conclure** sur ce nouage direct entre Réel et Symbolique, et que ça fait sauter l'Imaginaire, Lacan ajoute que si c'était le cas, la psychanalyse disparaîtrait, et je crois que ce à quoi on assiste actuellement dans la pensée, si on peut dire, contemporaine et dans la résistance du social à la psychanalyse, c'est bien cette opération-là qui est en jeu, dans les DSM, dans le cognitivisme, l'imagerie médicale, etc., c'est tenter de faire correspondre directement Réel et Symbolique et effectivement, il ne faut pas s'étonner que du coup il y ait toute cette attaque contre la psychanalyse, curieusement parce qu'elle vient ramener l'Imaginaire.

M. Darmon – Oui, c'est-à-dire ce lien olympique entre le Réel et le Symbolique c'est tout à fait conforme à une idéologie scientiste... Mais Angela [Jesuino] va en parler...

P.-Ch. Cathelineau – D'autres questions ? Je propose...

Transcription : Catherine Parquet.

Relecture : Monique de Lagontrie, Dominique Foisnet Latour, Erika Croisé Uhl.